(grammaire « modiste » ; terminisme). Les auteurs montrent bien le caractère métaphysique de telles démarches ou, au moins, lorsque l'être n'est pas en cause, leur caractère logique et les exigences de rigueur et de profondeur dont elles témoignent à cet égard.

Par sa composition et par le choix des questions, le livre sacrifie un peu la philosophie du XII^e siècle. En revanche, il met fortement l'accent sur la scolastique tardive. Il en marque de manière originale la survie dans la Renaissance au XV^e et surtout au XVI^e siècles (Suarez). Il montre aussi, dans son dernier chapitre, comment on est revenu à la scolastique à partir du XIX^e siècle et, tout en se réjouissant d'un tel renouveau, il définit l'originalité du point de vue le plus moderne, dont il est témoin.

Il reste à se demander si le latiniste classique trouve ici des informations qui l'intéressent spécialement. Pour répondre, il suffit de regrouper les différentes citations relatives à Cicéron. On constate qu'elles portent essentiellement sur deux sujets. D'abord, le droit naturel : l'influence de l'Arpinate se manifeste particulièrement lorsqu'il s'agit de classer les valeurs de la guerre et de la paix et de définir le *bellum iustum*. Dans l'ordre de la logique, qui intéresse plus encore nos auteurs, Cicéron intervient particulièrement à propos des *Topiques*. Étudiant à cet égard les sources de la pensée médiévale, Sten Ebbesen présente une remarquable analyse des sources de l'ouvrage cicéronien et de son influence ; il marque la double valeur du mot *topos* qui signifie à la fois l'argument et sa source, l'inférence et l'axiome. Les dialecticiens, de Cicéron à Thémistius et à Ramus, ont insisté sur le premier aspect ; les savants, comme Galien, sur le second et, à partir de lui, ils ont esquissé une réflexion sur les principes qui prépare la « méthode », Descartes, Pascal ; Boèce, comme Aristote déjà, se tenait à mi-chemin des deux conceptions.

On voit la richesse et l'originalité des recherches qui nous sont proposées : elles aident le latiniste à se situer dans la chaîne historique des pensées et des doctrines. Elles décèlent à travers les temps des relations d'une fécondité extrême. En même temps, elles touchent sans cesse à l'être et au fondamental. Elles font rentrer la scolastique dans la vie et dans l'histoire, sans la priver de sa portée éternelle.

Alain MICHEL.

Le latin de la Renaissance à nos jours.

M. P. CUARTERO SANCHO, *Fuentes clásicas de la literatura paremiológica española del siglo XVI* (Coll. « Tesis doctorales », XLIV) : Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 1981, 165 pages.

Sous le signe de Bataillon et de Todorov, ce menu travail apporte sa pierre à l'étude complexe de l'érasmisme hispanique, et par là de la culture du Siècle d'or entre 1510 et 1596. Il s'agit d'analyser 130 séquences découpées dans quatre collections non seulement de proverbes, mais aussi « d'anecdotes, apophtegmes, contes, dits, aphorismes, etc. ». Ces quatre collections aux titres pittoresques (le dernier s'appelle « propos de table et soulagement des voyageurs ») font appel à quantité de sources antiques et récentes, profanes et sacrées, grecques et latines. Érasme y tient, avec

ses *Apophthegmes* et ses *Adages*, une place de choix, mais anonyme en raison de la censure inquisitoriale. Au contraire, utilisés directement ou non, les auteurs anciens y sont spécialement nombreux à être explicitement mentionnés. Parmi les Latins, Valère Maxime, Aulu-Gelle, Macrobe tiennent les premières places.

Cette curieuse littérature est à la fois savante et populaire. Les faits et dits des grands hommes y sont réduits à un anonymat fréquent. La typologie formelle et fonctionnelle de tels recueils permet de distinguer des publics distincts, selon que leurs fins sont didactiques, mondaines, ou érudites et doctrinales. Les 130 analyses permettent de voir, dans le détail, comment ont été utilisées et remaniées les sources grecques et latines, romaines et érasmiennes, de ces écrivains castillans, ou plutôt écrivant en castillan et publiant à Séville et Valence.

Les analyses tendent à une classification structurale plus qu'à une explication comparative de textes, qui eût permis des conclusions plus détaillées et nuancées sur l'originalité de chacun de ces recueils. C'est un début intéressant, qui ouvre des perspectives sur un domaine encore peu fréquenté des études néo-latines. C'est aussi un avertissement méthodologique sur les avantages et les inconvénients qu'il y a à se borner à une étude de structure, sans pratiquer suffisamment l'explication de textes — qui doit mettre en œuvre des techniques beaucoup plus poussées.

Jacques FONTAINE.

Alain MICHEL, *La parole et la beauté. Rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale* : Paris, Les Belles Lettres, 1982, 450 pages, dont un index nominum.

Il fallait avoir tenu déjà la gageure d'*In hymnis et canticis* pour entreprendre d'aller encore « plus haut et plus loin », mais toujours à partir de la même problématique, sans cesse méditée par l'auteur depuis plusieurs décennies : celle qu'explicite justement le sous-titre de la nouvelle somme proposée à notre méditation. Dressé vers le ciel comme celui d'une effigie impériale et contemplative, la tête de ce saint Pierre, sculpté sur un sarcophage arlésien du IV^e^ siècle, figure discrètement au frontispice de l'ouvrage la double profession de foi de l'auteur. Elle symbolise effectivement une contemplation de la beauté à la double attache, antique et chrétienne. Elle annonce ces réseaux de convergences que l'auteur excelle à tisser, même au-delà des divergences apparemment les plus irréductibles. « Critique de beautés », conciliation inlassablement fondée sur une conviction platonicienne de l'unité des valeurs, la démarche intellectuelle de ce livre consiste à ne jamais abandonner une attitude d'accueil qu'elle prêche d'exemple, au milieu de ses analyses les plus incisivement lucides. Chez les écrivains et les penseurs mêmes avec lesquels on savait d'avance que l'auteur ne pourrait se sentir en affinités spontanées. Son talent — au sens fort de : son charisme — est de toujours parvenir à en découvrir d'insoupçonnées, grâce à la cohérence profonde ce « structuralisme historique » dont il se réclame. Ce n'est point par des habiletés que Nietzsche et Sartre sont finalement,

eux aussi, emportés dans certain mouvement d'une pensée moderne qui croit nier la beauté antique et sa tradition occidentale, alors même qu'elle en reflète le manque ou une image inversée par la démesure.

Comment esquisser, sans les simplifier, les lignes de faîte de cette réflexion serrée, à travers d'immenses lectures dont ne nous est offerte ici qu'une quintessence? En commençant par constater que nous n'avons pas affaire à un traité général d'histoire de l'esthétique à travers deux millénaires ; pas davantage à une série d'essais sur l'actualisation, sans cesse reprise au cours des siècles, des idées antiques sur la relation entre toute parole et la beauté. La démarche est d'abord plus profondément engagée, au sens le plus actuel de ce mot, par de longues années d'expérience : c'est-à-dire de recherche vivante, de tentative inquiète pour retrouver, dans un enseignement qui cherche des voies neuves, des convergences de fait entre ce que, pour faire court, on peut appeler l'humanisme antique, et l'humanisme moderne. Cet effort ne vise pas à jeter des ponts par-dessus une faille irréductible. Il consiste à montrer patiemment l'inexistence objective d'une telle faille, trop précipitamment proclamée dans le cours des deux derniers siècles. Il n'y a donc pas lieu de parler d'une *thèse* de l'ouvrage, mais d'un *constat* : celui d'une continuité (le mot scande bien des pages) que l'on s'était souvent contenté de nier — ou, plutôt, de renier. Les malentendus de la pensée moderne viennent d'un dépit amoureux ; ou parfois (l'auteur le dit sans ambages) d'un manque de culture qui s'est forgé la chimère d'une caricature, au lieu de regarder, telles qu'elles demeurent, les traditions de la beauté antique.

Les responsabilités des classicismes européens, depuis la Renaissance elle-même, sont ici mises en lumière. Cette quête, fervente et critique, de toute continuité entre anciens et modernes, dans leur théorie comme dans leur pratique de la beauté littéraire, apparente la démarche d'Alain Michel à celle d'Ernst-Robert Curtius, en son grand livre sur la continuité entre la rhétorique et la poétique antiques, et celles du Moyen Age latin et des littératures européennes. Mais le constant éclairage mutuel, que se prêtent ici rhétorique et philosophie, donne encore plus d'envergure au dessein du présent ouvrage. C'est à la naissance même de toute parole littéraire qu'est ici mesurée la teneur originale de son hérédité antique.

Cette intériorisation d'un projet qui remonte constamment de la forme à l'idée est signe de platonisme, non de subjectivité. Mais un tel projet ne perd point de vue, pour autant, ses racines historiques et philologiques. A l'école de Cicéron, l'auteur a appris très tôt l'importance première des médiations, traductions, conciliations, l'accueil et la générosité d'un éclectisme positif, l'assimilation clairvoyante qui sait découvrir en soi l'autre à partir du même, la communication et la communion dans l'identité des racines au-delà du refus et de l'incompatibilité superficielle. S'il est amené à *choisir* — maître mot de l'éclectisme et de l'élégance —, c'est pour mieux retrouver les filières perdues, ou, plus exactement, perdues de vue, souvent par ceux-là même qui les ont suivies à leur insu.

A elle seule, la première partie offre une lecture personnelle, et souvent convaincante, des trois siècles de littérature latine qui vont de Cicéron

et Lucrèce à Stace et Apulée. Le choix de ces termes chronologiques, mais aussi de ces auteurs, est caractéristique d'une sensibilité particulière à la grandeur aussi bien qu'à la délicatesse — A. Michel dit souvent, en les distinguant : la beauté et la grâce. Lecture personnelle au sens le plus vrai (qui ne réduit point ce substantif à son sens à la mode en 1983) : la démonstration se fonde souvent sur des textes choisis, amoureusement traduits, exploités avec une prestesse allusive au bénéfice de la démonstration en cours. Il faut au lecteur trouver son « second souffle » pour suivre la belle allure, parfois elliptique, que l'auteur donne à sa pensée. Il excelle à embrasser la complexité de la « situation esthétique » dans laquelle se trouvent successivement les auteurs latins de ces trois siècles. Inévitablement, une esthétique hellénistique complexe, car elle hérite d'un millénaire de créations grecques — littéraires et plastiques — et de réflexions déjà très diversifiées sur la beauté. Ces analyses rendent bien compte du pluralisme esthétique qui, dès l'âge augustéen, est l'apanage des plus grands, tout particulièrement en poésie. Nous mesurons ainsi notre chance de voir dans la complexité de son relief, parfois tourmenté, ce que les lecteurs européens, même depuis la Renaissance, n'avaient pu percevoir, le plus souvent, que sous le concept figé de « classicisme augustéen » : réalité à deux dimensions, arrachée à son devenir divers par la monarchie du goût « classique » et ses séquelles pédagogiques.

Faute de pouvoir se lancer dans une aventure en plusieurs volumes, comparable à celle de l'Abbé Brémond, A. Michel a dû choisir, et donc renoncer : éclectisme oblige, à cette *elegantia* qui en est le meilleur répondant latin. Certes, il s'est gardé de rompre les continuités dont il voudrait que l'évidence hante toujours son lecteur. Mais, faute de pouvoir tout montrer, il a choisi la solution pratique que lui suggérait son expérience de chercheur et d'enseignant. Son intérêt grandissant pour le néo-latin l'a attiré vers la Renaissance, saisie dès son aurore italienne. Et son ouverture aux humanités modernes, sa préoccupation aussi de les ouvrir elles-mêmes à l'Antiquité, nous valent une poursuite de l'enquête jusqu'au XIX^e^ et au XX^e^ siècles, d'une vigoureuse originalité. Les courants les plus profonds de l'esthétique en mutation ne passent pas obligatoirement par les acteurs qui tiennent le devant de la scène littéraire. D'un côté, donc, la continuité entre Moyen Age et Renaissance est solidement assurée par les hautes figures de Jean de Salisbury et de Dante. De l'autre, le XVII^e^ siècle français et l'Europe de Vico et de Kant fraient le passage de la pensée antique vers les révolutions esthétiques de la modernité. La poésie latine de la Renaissance ouvrira ici à plus d'un lecteur des horizons peu ou mal connus. La symphonie du romantisme européen est écoutée à travers ses représentants allemands et anglais aussi bien que français. On croit d'abord à l'excursus, que justifieraient tant de trésors reparus à nos yeux. Mais cette crainte est vaine : chaque auteur, chaque citation viennent témoigner tour à tour de ce qu'en relief ou en creux, la pensée antique et sa richesse ne sont point disparues de l'horizon esthétique européen. Notre siècle n'est pas le moins bien représenté : à telle enseigne que la méditation atterrit finalement sur les impasses et les grandeurs de notre temps. Mais au terme de cette longue « ostension »

historique, nos contemporains les plus proches ne nous apparaissent plus comme les plus radicalement éloignés de l'Antiquité ; d'une Antiquité qui semble au contraire resurgir, comme rajeunie par de longs dédains inconsidérés. Comme la chaîne de l'*Ion*, celle de la beauté « toujours ancienne et toujours nouvelle » ne relie pas seulement Augustin par Fénelon à Renan ; elle enserre la passion surréaliste de l'absolu, les nostalgies des révoltés, voire les hantises de ceux qui célèbrent les *nicht mehr schönen Künste*.

Livre ardent et ardu. Une oreille moins exercée que celle de l'auteur y peine souvent à percevoir ces correspondances plus que baudelairiennes pour lesquelles l'*artifex libri* possède « l'oreille absolue ». Comme ce fut toujours le cas pour la conquête de la beauté, ce livre requiert le courage dont il montre tant d'exemples chez d'inoubliables créateurs. A son intelligence aiguë, il aiguise, et l'opération ne peut aller sans peine, l'intelligence de son lecteur. Mais il lui rend aussi courage par son ample respiration intérieure, son rythme régulier, mais non pas monotone, de tensions extrêmes et de détentes, de considérations subtiles et de citations. Comme le verset claudélien, il est fait pour être, en tous sens, entendu plus encore que pour être lu : « L'œil écoute ». Ce n'est pas un traité, on l'a dit ; c'est un monologue prononcé pour chacun de nous, une secrète *suasoria* ; reflet concentré et repensé d'un enseignement, ce monologue n'est pas solitaire, ni donc insoucieux du lecteur. Il ne violente pas la raison de celui qu'il veut convaincre. Il témoigne de ce qu'il sait et de ce qu'il sent, il démontre à force de montrer sous des angles inédits. Il saisit les ensembles et leur cohérence avec une maîtrise d'autant plus étonnante qu'il enseigne aussi le prix du détail. Telle phrase bien connue ou ignorée y entre soudainement en résonance avec la beauté. Trop riche pour être saisi d'un trait, c'est un livre à relire. C'est aussi un manifeste, dont on souhaite ardemment qu'il soit entendu par beaucoup.

Jacques FONTAINE.

Poul Johs. JENSEN, *J. N. Madvig, avec une esquisse de l'histoire de la philologie classique au Danemark*, traduit du danois par André NICOLET : Odense University Press, 1981, 282 pages.

Le Danemark et la Communauté internationale ont célébré comme il le méritait l'éminent philologue Madvig, à l'occasion du 150e anniversaire de sa naissance. Plusieurs réunions ont été tenues, plusieurs ouvrages édités[1]. P. J. Jensen donne aujourd'hui, à l'usage du public francophone une version remaniée de son ouvrage danois de 1963, consacré à Madvig « philologue », c'est-à-dire linguiste, paléographe, historien. C'est un livre riche et très instructif. L'auteur traitant méthodiquement de l' « avant-Madvig », nous avons là une histoire du latin et de l'humanisme au Danemark, des modistes du XIIIe siècle jusqu'à la grande ouverture du XIXe siècle. On notera en particulier que le latin a été pour ce petit pays un moyen de préserver son identité culturelle contre une influence allemande parfois

1. Notamment G. Devoto, *Madvig grammairien et linguiste*, dans les *Acta Congressus Madvigiani*, I, 1958.

étouffante. Quant à Madvig lui-même, cette personnalité hors du commun, Jensen ne rappelle qu'à grands traits son activité politique (il fut ministre), administrative (il eut à gérer la fondation Carlsberg, qui permet encore à l'Université danoise de vivre largement des revenus d'une brasserie célèbre). Madvig est bien connu par ses *Grammaires*, latine et grecque (1841 et 1843), qu'il n'est pas mauvais de relire, par ses nombreux travaux sur le texte des grands classiques (Cicéron, Tite-Live, Lucrèce, Sénèque). Cette œuvre scientifique considérable a pour fond l'enthousiasme qu'éprouvaient pour l'Antiquité classique le néo-humanisme et le romantisme. Mais Madvig se signale par sa rigueur, son exigence d'autopsie, le refus de la « critique divinatoire » souvent pratiquée avant lui. Cette même lucidité l'a gardé (c'est un point qu'on a peut-être davantage oublié) de tomber dans les excès de la philosophie linguistique allemande. Il n'est pas un « philosophe » de la langue, mais seulement un observateur réaliste. Tout en reconnaissant le génie de Herder et de Humboldt, il se refuse à professer que la langue est une sorte de réalité vivante où se refléterait l'âme et la destinée des peuples. Il critique le caractère abstrait, irréel, parfois franchement mystique des théories linguistiques du romantisme allemand. Un des principes auxquels il tient le plus fermement est celui de l'arbitraire du signe, arrivant ainsi dès les années trente à des conclusions tout à fait semblables à celles que Whitney aura l'air de découvrir, et en tout cas diffusera quelque quarante ans plus tard. Ce grand linguiste est pleinement un homme de son pays et de son temps, mais qui sait garder la tête froide. Salué comme « le plus grand des latinistes », il écrit désabusé dans une note de ses mémoires (1885) que ce beau titre signifie peut-être « le dernier des Mohicans ». Puisse-t-il s'être trompé sur ce point !

Guy SERBAT.

Entretiens sur l'Antiquité classique, publiés par Olivier REVERDIN et Bernard GRANGE. Tome XXVI. *Les études classiques aux XIX^e^ et XX^e^ siècles : leur place dans l'histoire des idées.* Huit exposés suivis de discussions par Willem den Boer, Kenneth J. Dover, Robert R. Bolgar, Arnaldo Momigliano, Walter Burkert, Évelyne Patlagean, Fritz Krafft. Entretiens préparés et présidés par Willem den Boer. Vandœuvres-Genève, 20-25 août 1979 : Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique, 1980, 1 vol. gr. in-8°, 346 pages, 3 *indices*.

Pour la première fois en 1979, à l'occasion de leur vingt-sixième session, les Entretiens de la Fondation Hardt ont été consacrés à un sujet qui ne porte pas directement sur des textes de l'Antiquité. Ils sont néanmoins restés tout à fait fidèles à leur vocation puisqu'ils examinent les études classiques dans les deux derniers siècles. A une époque où elles se trouvent souvent mises en question, un tel type de recherche apparaît essentiel. Il répond à un souci grandissant chez les hellénistes et les latinistes.

Les huit exposés qui nous sont présentés ici ne comblent pas tout à fait les vœux des organisateurs. Nous observons en effet qu'ils ont été présentés par sept auteurs. On a demandé un texte de conclusion à M. Momi-

gliano, qui avait déjà parlé de l'historiographie. Il s'agissait de pallier l'absence de M. Günther Patzig, qui aurait dû parler de la tradition philosophique. Il est évident que la structure générale des Entretiens se trouve ainsi un peu modifiée. Ils sont conduits à mettre l'accent sur les aspects historiques des études antiques. Il est aisé d'en marquer l'intérêt et le volume ainsi réalisé mérite la plus grande attention. Mais, à une époque où des confusions risquent de s'établir, où des exclusives nous menacent, il convient d'insister aussi sur les aspects littéraires de la recherche gréco-latine.

Plutôt que de suivre exactement l'ordre des exposés, nous distinguerons quatre catégories. La première est relative à la littérature. Nous devons le reconnaître, mais nous croyons aussi qu'elle est moins approfondie que les autres. M. Dover s'intéresse essentiellement à montrer comment les textes antiques, qui paraissent quelquefois braver l'honnêteté, ont été souvent expurgés. C'est le seul cas, dans ces Entretiens, où l'on étudie les problèmes spécifiques de l'Enseignement secondaire. Il est vrai qu'aujourd'hui les lycéens n'en sont plus à s'émouvoir devant Suétone. Quant à Horace, inutile de l'expurger : ils n'en comprennent pas un mot !

M. Bolgar examine l'histoire des études latines dans les cent dernières années. Il met surtout l'accent sur les problèmes de critique textuelle ou sur certaines personnalités comme celle de Housman. Parmi les savants français, il n'évoque ni Carcopino, ni Bayet, Grimal ou Courcelle. Le seul qu'il cite est Bellessort.

Deux exposés très nourris sont consacrés aux problèmes d'histoire des religions. M. den Boer étudie de façon nuancée les rapports de la tradition antique avec la tradition judéo-chrétienne ou la signification du prétendu « culte des souverains ». Mais son titre est significatif : *Les historiens des religions et leurs dogmes*. Contre toutes les rationalisations, il insiste sur la spécificité de l'expérience religieuse ; il souligne aussi la nécessité d'utiliser des sources historiques au lieu de se référer à des hypothèses structurelles, psychanalytiques ou préhistoriques. On retrouve des tendances analogues dans l'exposé de W. Burkert sur le mythe. Lui aussi montre l'importance du rôle joué par la période romantique qui affirme la valeur du fait religieux ; il marque sa défiance contre ce que le formalisme peut avoir de subjectif. Il insiste sur la portée et la signification historique des recherches de Kerenyi.

Troisième groupe d'exposés : ceux de M^me^ Patlagean et de M. Momigliano. La première étudie la représentation que les modernes se sont faite du « déclin du monde antique ». Rome est-elle morte de ses faiblesses internes? L'a-t-on assassinée? Piganiol posait déjà la question. M^me^ Patlagean souligne que le déclin n'a pas été total et insiste à ce propos sur l'importance des études d'antiquité tardive, telles qu'elles ont été renouvelées notamment par H. Marrou.

M. Momigliano étudie la présence de l'historiographie antique dans l'historiographie moderne. Comme tous les participants des Entretiens, il insiste en premier lieu sur la distance qui existe entre antiquité et modernité. Les méthodes de la recherche moderne sont originales (statistique, périodisation, recherche des données économiques). Mais l'histoire antique

reste une source et l'auteur souligne avec force qu'on ne peut la relativiser, l'étudier dans son seul contexte : elle est capable, comme toute histoire, d'apporter des informations justiciables du critère de vérité.

Il faut classer à part le septième exposé, qui présente un très grand intérêt. Son auteur, F. Kratz, malade, n'a pu assister aux Entretiens. Cela nous prive de la discussion. Il s'agit de la transmission et de la portée de la connaissance de la nature, telle que la concevaient les anciens. M. Kratz écarte utilement les fausses assimilations ; il refuse aussi la conception d'une science cumulative qui rejetterait son passé au fur et à mesure qu'elle s'en nourrit. Il étudie à ce propos l'histoire des sciences biologiques et de leur influence sur les sciences exactes. Il montre la double renaissance que connaissent aujourd'hui auprès des savants le platonisme et l'aristotélisme. Le premier est invoqué par Heisenberg et ses successeurs pour rejeter une conception réaliste de l'atome ; le second obtient une sorte de revanche sur Newton, dès lors que les notions de fonction et de relativité reprennent leur importance dans la science moderne. M. Kraft rejoint ainsi ce que R. Ruyer appelle la « gnose de Princeton ».

M. Momigliano peut à bon droit souligner dans sa conclusion que les problèmes restent ouverts. Au terme de ces Entretiens, on regrettera peut-être que certaines questions importantes pour la recherche moderne n'aient pas été abordées. Nous pensons surtout à l'étude du langage (rhétorique, linguistique, grammaire) qui prend aujourd'hui une si grande importance. Un examen plus approfondi des méthodes et des programmes d'éducation aurait aussi rendu des services. Mais il s'agit en fait de sujets si vastes qu'ils pourront faire l'objet d'autres Entretiens. Ceux-ci portaient essentiellement sur les aspects historiques d'une *recherche*. On doit les louer d'avoir fait la place si nette à l'expérience religieuse et surtout d'avoir marqué si fortement la possibilité et le devoir de trouver le vrai et de le publier. Telles sont les deux exigences que M. Reverdin suggère aux archéologues dans son intervention finale, en montrant le prix de leur méthode. Il rejoint ainsi M. Momigliano, lorsque celui-ci propose un modèle ou un exemple aux chercheurs modernes : il s'agit de Louis Robert.

Alain Michel.

Mélanges et encyclopédies.

Études de littérature ancienne : Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979, 1 vol., 127 pages.

Quatre contributions forment ce volume dont l'unité tient à la volonté commune des auteurs d'étudier le contenu des textes anciens en partant des mots et des figures pour déceler des structures internes et des rapprochements avec d'autres œuvres du même auteur ou d'autres auteurs. La méthode donne des résultats appréciables qui, toutefois, ne justifient pas toujours les parenthèses doctrinales qui encombrent certains développements. S. Saïd (*Les crimes des prétendants, la maison d'Ulysse et les festins de l'Odyssée*, p. 9-49) montre comment les festins des prétendants s'écartent du type du banquet sacrificiel et sont assimilés à des repas d'animaux. F. Des-